

Lhomond a son secret, Descartes a son mystère car suivant un projet en un instant conçu les cucons sont partis vers Bacchus ou Cythère et cette fois encore l'Astra n'en a rien su. Ils ont développé les corris solitaires, ils ont pu traverser la cour inaperçus, puis une fois sortis se sont assis par terre discutant d'un endroit où l'on serait reçus.

Georges Neu 1928

le Bêta

par Philippe Naigeon (69)

Le Bêta est une activité mystérieuse pour laquelle nous avons consulté un ami de l'X, ami aussi de Rouletabille dont il aime le sens de l'observation et le goût du raisonnement.

« Qu'est-ce que le bêta ? »

Pour vous présenter mes conclusions, il va falloir, chers amis, que je présente à votre esprit juridique tous les « Considérant » et tous les « Attendu » qui les ont guidées.

C'est ainsi que nous allons nous promener en ces

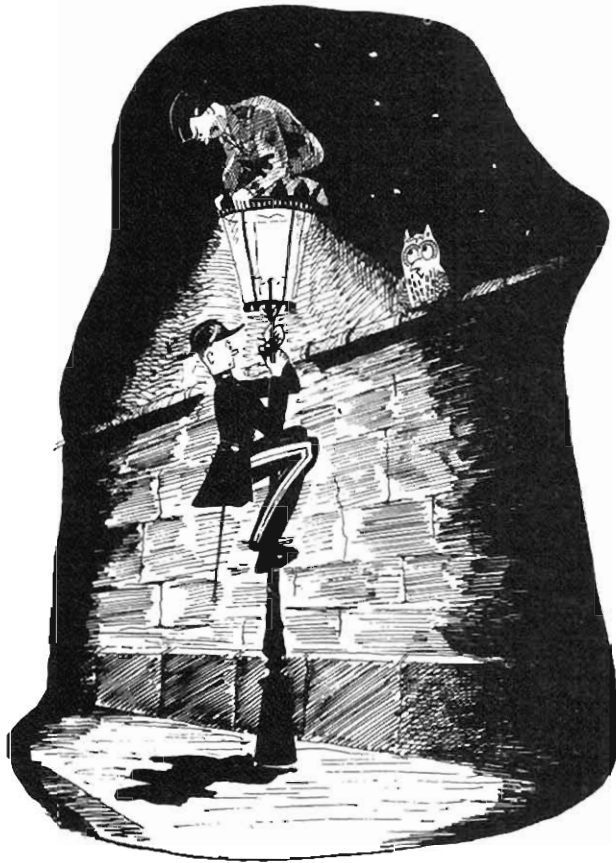
lieux où les Anciens avaient coutume de jouer les monte-en-l'air de la liberté.

Dans la brume du temps et les nuages des souvenirs, vous reconnaissez les lieux et de deux cents ans votre âme rajeunit. D'ailleurs reportez-vous au Krobar (1) et revivez l'aventure...

Ecoutez l'Ancien qui expliqua, j'en ai la preuve, au Conscouère (2) admiratif, que le Bêta est ce procédé utilisé pour sortir ou pour rentrer, par celui qui redoute par dessus tout de déranger les officiers pour la signature d'un vulgaire L.P. (Laissez-Passer) et veut éviter ainsi d'odieuses paperasseries.

(1) c'est-à-dire au croquis

(2) par opposition à Ancien.



On m'a dit avoir vu ainsi dans la nuit, sous la lune vague, un Carva escalader le mur de la Honte, face Nord, avec un pauvre taupin qui voulait reposer dans ce Panthéon moderne, et le guider au matin, en sens inverse, à travers les fusains du square Langevin. On a cru aussi voir, sur la petite place Descartes, un fier individu, tangente au côté, bicornes sur la tête, dans un mouvement sombre de sa cape envelopper le doux chamô en robe de bal auquel il faisait franchir les hallebardes de la grille. Il paraît que certains soirs, enfin, un mur s'élevait lentement, sourdement construit par la Mili, et puis était l'objet de brillantes attaques, elles aussi vespérales. On a même pu dire que certaines clés avaient le pouvoir magique d'ouvrir les portes de l'aventure et de la nuit à des ombres astucieuses. Tout cela n'est-il pas incroyable ? Ni vous ni moi, certainement, n'accordons le moindre crédit à ces inventions. Je ne vois autour de moi qu'innocence. Qui pourrait-on accuser ?

Dans la tragédie grecque, la foule, qui participait déjà, avait coutume de reporter sa haine sur un bouc — devenu émissaire — aussi, ai-je eu l'intention, dans ma colère, d'interroger cette tête antique qui se cache dans le mur de la terrasse des Bernardins. Elle m'a assuré n'être en rien complice de fugues nocturnes dont elle n'eut qu'à souffrir, tant le poids d'un carva-sauteur, — fût-il en espadrilles d'escrime — est peu propre à favoriser les rêves les plus doux. D'ailleurs, par une habile immobilité des cornes, par l'élévation de ses pensées et la hauteur de son front, cette superbe tête ne pouvait, fût-ce à regret, simplifier ces nocturnes escapades.

J'appris alors que, non loin de là, de louches silhouettes se livraient à d'étonnantes activités. Le Styx, soupirail borgne amputé de sa grille, était là, dormant dans les profondeurs de l'Ecole, son œil unique

fixé sur les ombrages du Square Langevin. Je vis bien une corde suspecte qui pouvait permettre une évasion en douceur. Mais si le lieu avait bien le nom qu'on lui prêtait, ses sept cercles devaient soit retenir les noires silhouettes, soit les rendre invincibles, et ma recherche perdait son objet ou son efficacité.

J'allais de déception en déception. Je guettais avec le Bazoff de Ser (3), des nuits durant, les ombres franchissant les grilles vengeresses. Rien. Nos opinions étaient identiques : tout se passait bien, c'est-à-dire que rien ne se passait, ni personne d'ailleurs. Et ne dites pas qu'il n'est de pire sourd que celui qui ne veut entendre : il est trop évident que ces bruits sourds que nous entendions étaient dus à quelques oiseaux maladroits, dérangés par la nocturne agitation du quartier.

Quant à ce lampadaire que l'on trouve un peu plus haut dans la rue Descartes, les services du Gaz et de l'Electricité m'ont assuré, après consultation de leurs archives et pour les périodes de leurs concessions respectives du prestigieux service de l'éclairage public, que l'on pouvait être certain de son parfait fonctionnement. Les coupables éventuels n'ayant aucun intérêt, sauf cas de mégalomanie, désir de provocation ou goût du risque inconsidéré, à une publicité par trop inutile, cette solution restait sans intérêt.

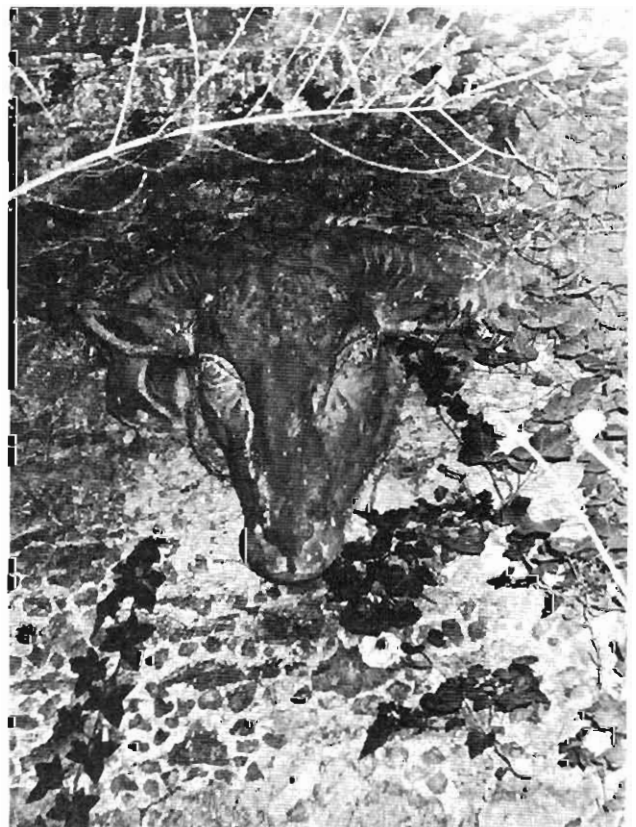
Quant à ce fameux mur de la Honte, je vous prends à témoin, vous qui n'êtes pourtant pas détective professionnel, comment expliquer étant donnée la constante fraîcheur de son ciment, prouvant son excellente fabrication et son ingénieuse conception, qu'il ait pu être l'objet d'aucun débocardage (4), d'aucun outrage diraient certains ?

C'est là où le métier, la culture et la perspicacité interviennent : si fuites il y avait, elles ne pouvaient

(3) *Sous-officier de service.*

(4) *La mili bocarde, c'est-à-dire reconstruit, la khomiss et les élèves débocardent : d'où l'éternelle jeunesse de ce mur. Et cette punition : 15 JAR « a participé à la réouverture d'une issue clandestine ».*

Le bélier



avoir lieu, comme le reconnaîtrait mon ami Rouletabille, que par en dessous ou par dessus » puisque le niveau vulgaire était impénétrable. J'ai pu ainsi découvrir enfin qu'une simple carte des égouts de la ville de Paris permet à tout Carva d'aller voir Giselle à l'Opéra, sans avoir à rencontrer la gent humaine, et qu'il suffit d'une corde de 48 mètres pour s'évader des lieux, par la Tour Umb. Cette deuxième possibilité ne peut cependant s'exercer qu'« en rappel », ce qui indique bien son caractère aléatoire et incertain, même en grand uniforme, un soir de bal de l'X.

Pourtant la preuve était alors bien faite que ceux que d'aucuns appellent « nos chères têtes blondes » et qu'en l'absence de statistiques fiables et pour respecter la continuité du propos je nommerai les Carvas, exerçaient périodiquement leur bravoure. Comment l'expliquer sinon par un penchant naturel, par soif d'aventure ? J'ai, en effet, pu m'assurer qu'il existait un certain nombre de clés, strictement prohibées, permettant des évasions particulièrement tranquilles et que, de jour, il suffisait tout simplement, lorsque les sorties n'étaient pas autorisées, de courir plus vite que le basoff de service au P 5.

Le bêta était donc bien l'un des plus sains exercices de bravoure qui soit. L'un de ceux qu'il convient de faire régulièrement, même si l'on n'a strictement aucune raison de sortir.

Consultation adressée à
Louis (23) et Philippe (69) Naigeon.



Un Polytechnicien choisit la liberté.



Les « PASSE », le « petit oméga ».

Abréviation bien connue de passe-partout. Lévy et Pinet notent en 1894 que les caissiers vendent les passe au prix de trois francs. En 1974, le prix était cent fois plus élevé. Entre temps, en 1923 par exemple, c'était le « pitaine clé » un missaire choisi pour son adresse manuelle, en ce qui concerne les travaux à l'établi, qui fournissait moyennant une petite somme, tous les élèves qui désiraient un « petit oméga ». C'était alors le nom du passe.

C'était aussi, en réalité, plutôt un grand oméga. Certains carvas l'ont conservé longtemps après leur sortie de l'X.



Le « petit oméga ».



Les β varient sans cesse. En effet, dès qu'ils ont été décelés, pitaines et basoffs y tendent de dangereuses embuscades. L'ingéniosité des élèves s'emploie à les renouveler.

Ainsi en 1923-25, l'École était à Descartes pour la première année. On faisait le β par le binet de Charpy (Chimie) où l'on entrait avec le petit oméga et où l'on ouvrait la fenêtre qui donnait sur l'impasse Clopin. On la franchissait et on se trouvait sur une corniche de 15 cm de largeur que l'on descendait jusqu'à la rue du Cardinal-Lemoine.

A Lhomond, en 2^e année, la caserne était séparée de Normale, au sous-sol, par un galandage en planche. Le pitaine clé avait aussitôt scié une planche, mis des charnières, de sorte qu'on pouvait sortir très facilement. Les charnières étaient du côté de Normale, elles ne furent pas découvertes avant longtemps. Quand la sortie fut découverte et cadenassée, on en fit une autre à côté.



Lorsque la sortie de l'École était strictement réglementée, l'Astra utilisait, pour lutter contre le β , la cruelle méthode du contre-appel nocturne, les basoffs armés d'une lampe de poche, passant dans les caserts pour vérifier si tous les élèves étaient bien dans leur lit. Ceux-ci, pour se défendre contre cette inquisition, utilisaient les méthodes du « cocon gigognaire » et du « cocon synthétique ».

La première consistait à faire coucher, lorsqu'on s'absentait, un camarade dans son lit. En cas de contre-appel, il y avait bien un lit vide, celui du camarade complaisant, mais, aussitôt la ronde passée, celui-ci allait se présenter au sous-officier de service, expliquant qu'il s'était levé pour un motif facile à imaginer.

La méthode du « cocon synthétique » était une variété mineure de la précédente. L'élève qui découchait plaçait dans son lit un mannequin, généralement constitué par un traversin coiffé d'un chandail. Dans l'obscurité du casernement, cette supercherie passait généralement inaperçue.

Mais il arrivait que ces ruses fussent éventées par un basoff expérimenté. Ces motifs de punitions en témoignent :

27.7.1814 - ... 30 jours de consigne pour s'être couché dans le lit de M. Bouglé qui découchait sans permission.

16.1.1923 - 15 JAR : a découché après avoir mis un masque dans son lit.

L'organisation des β était également l'objet de sanctions sévères :

17.10.1955 - ... 8 JAR : a scié les barreaux d'une grille donnant sur l'extérieur.

7.11.1955 - ... 15 JAR : a participé à la réouverture d'une issue clandestine.